

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De beaux souvenirs

Jean Royer, *La Main cachée*, Montréal, L'Hexagone, collection « Itinéraires », 1991, 128 p.

Adrien Thério

Number 65, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1992). Review of [De beaux souvenirs / Jean Royer, *La Main cachée*, Montréal, L'Hexagone, collection « Itinéraires », 1991, 128 p.] *Lettres québécoises*, (65), 26–26.

De beaux souvenirs

Un récit rempli d'une tendresse qui déborde les pages et qui émeut du commencement à la fin.

RÉCIT
Adrien Thério

COMME POÈTE ET JOURNALISTE, Jean Royer a beaucoup écrit depuis qu'il tient une plume. Combien de livres a-t-il publiés ? Une bonne quinzaine. Il a interviewé probablement des centaines de gens. Il a publié de nombreuses anthologies. Mais il ne s'était pas encore essayé au roman. Il le devrait parce que son dernier livre, qu'il appelle «récit» et qui est surtout fait de souvenirs de son enfance et adolescence dans la ville de Québec, est non seulement beau à lire, mais il prouve que la prose lui convient autant que la poésie.

Ce livre dont le titre nous rappelle qu'il est né avec une main droite réduite, nous ramène à la maison de son enfance, ce qui lui permet de nous présenter ses parents, ses frères et sœurs. Mais ce sont surtout son père et sa mère qui le retiennent dans les premiers chapitres. Même si les enfants ne sautent pas en l'air dans la famille parce que les parents n'aiment pas les gens qui parlent trop, pour des raisons que l'on comprend bien, il reste que le lecteur sent tout de suite que l'amour lie tout le monde.

Paul (c'est son père) ne parlait jamais à ses enfants de ses tristesses, de ses échecs ou de ses réussites, de ses bonheurs ou de ses sentiments envers eux. Il leur fallait tout deviner de sa tendresse et de son amour. Son expérience personnelle de la vie, il en faisait son secret. Alice au contraire, voulait transmettre à ses enfants son idée du bonheur. Son existence même devenait une affirmation de l'amour. Bien sûr, elle n'allait pas parler en famille de ses peines profondes, des enfants perdus à la naissance ou de la maladie que Paul surmontait. Elle ne discutait pas de politique et encore moins de sexualité — deux sujets tabous des années cinquante. Alice affirmait ses valeurs : l'amour, la religion, la famille. Elle en faisait un enseignement quotidien.

En fait, ce récit est d'abord et avant tout un hommage à ses parents et à tous ceux qui l'ont toujours soutenu dans ses entreprises. Le père, qui avait voulu faire un prêtre dans le but de devenir professeur, mais qui avait dû défroquer, ne souhaite rien de moins que son fils devienne professeur. Il ne pourra donc cacher sa joie quand le fils qui fait des études de lettres à l'université Laval deviendra professeur de littérature dans un scolasticat. Mais sa joie ne durera pas des années. Le jeune professeur osera parler de Voltaire à ses séminaristes. On ne lui fera aucun reproche, mais on oubliera de le réengager l'année suivante. Paul en eut tellement de peine qu'il en fit une crise cardiaque.

Même si Jean Royer se sentait attiré vers la médecine et d'autres

disciplines alors qu'il préparait son baccalauréat (sa main cachée l'en empêchait), il n'a rien perdu en se dirigeant vers les lettres. Dès l'école primaire, le théâtre le fascinait. Il avait huit ans quand il joua dans sa première pièce. Il avouera à la fin du chapitre sur «Le dernier Indien» que «La fascination pour le spectacle ne m'aura pas quitté, vingt-cinq ans plus tard, quand je fonderai dans l'île d'Orléans mon premier théâtre». Ce n'est pas seulement le théâtre qui le transporte, ce sont toutes les formes d'art et en particulier la musique.

La musique était notre religion familiale. Chaque dimanche matin, le même rituel nous réunissait autour du piano. Après une demi-heure de gammes qui finissaient par nous exaspérer, mon père se mettait à interpréter des pièces de Bartók, de Tchaïkovski ou de Rachmaninov, ce grand mélancolique qui venait de mourir en dehors de sa Russie natale. Ces musiques, violentes et tourmentées, étaient envoûtantes.

Après, on écoutait de la musique sur disque. Quels beaux dimanches passés en compagnie de Mozart, de Beethoven, de Bach et de Chopin ! Après avoir tant reçu de ses parents, n'était-il pas normal que le fils essaie de leur dire merci ?

L'auteur nous dit qu'il a commencé à écrire poèmes et chansons, fables, dialogues de théâtre à l'adolescence. Il nous livre d'ailleurs, à la page 50, un des derniers poèmes en prose qu'il écrit, sinon le premier, intitulé «Refus». Un texte qui, dit-il, «était un cri du cœur, il traduisait l'expérience de la solitude absolue qui se révèle à l'adolescence».

«Solitude absolue» ? Elle n'allait pas durer tout le temps puisque le jeune homme sérieux qui étudie et travaille dans un poste de radio commence à regarder les femmes avec beaucoup d'intérêt. À quinze ans, il y avait eu Bernadette qui l'avait troublé pendant quelques semaines. À vingt ans, ce sera d'abord Victoire qui s'occupe de la musique pendant le programme qu'il réalise à la radio. Victoire est mariée, mais elle tient quand même à être la première, sinon... Le jeune homme se laisse prendre aux charmes de la jeune fille. Il s'enivre. «C'est moi, le Grand amour. Le Seul. Le vrai. Le pur.» Mais, comme il fallait s'y attendre, de Victoire, nous passons à Gabrielle qu'il suivra dans sa maison à l'île d'Orléans et avec qui il passera tout un été.

La Main cachée est un récit bien fait, bien écrit, bien senti. En fait, c'est un récit rempli d'une tendresse qui déborde les pages du livre et qui émeut du commencement à la fin. Et quand je dis tendresse, je ne veux pas dire mièvrerie, je veux dire tendresse. À relire !



Jean Royer